

- HYPOTHESE DERIVEE 2.3 : T. SUPPORTE UNE TENSION CONSTITUTIVE ENTRE CONTINUITÉ-REPÉTITION ET/VS PROGRESSION.

Cette tension constitutive apparaît aussi bien dans la description pragoise de la structure thème/rhème de la dynamique communicative et de la *perspective fonctionnelle de la phrase* que dans celle des présupposé/posé envisagée par O. Ducrot [voir 1972 surtout]. Les réflexions actuelles sur la *mémoire textuelle* [F. Corblin et F. Nef] et la *mémoire discursive* [A. Berrendonner] permettent d'affiner une première définition du type:

| *T est une suite bien formée d'unités (phrases, propositions, actes de langage ou d'énonciation) liées (= CONTINUITÉ) progressant vers une fin (PROGRESSION) [Voir aussi D. SLAKTA 1985].*

La notion de "mémoire textuelle" permet de considérer le fait suivant: une fois encodée dans la représentation discursive, une unité textuelle devient le support d'éventuelles anaphores (référentialisation); les entités textuelles sont autant de potentiels antécédents d'anaphores. La notion de "mémoire discursive" permet d'ajouter à ceci le fait que les propositions énoncées par un énoncé antérieur font partie de la mémoire qui est bien ainsi un aspect de la continuité textuelle. Mais un énoncé, en fonction d'un principe de pertinence, est informatif s'il véhicule plus de croyances que son interprétant n'en possédait auparavant; soit un nouvel aspect de la progression textuelle et de la dialectique *stabilité (même) / différence(s) (autre)*.

On comprend, dans ces conditions, que le texte soit un dispositif à la fois mobile (progression) et relativement stable (continuité). Dire que la mémoire discursive est alimentée en permanence par les événements co(n)textuels, c'est aussi insister sur le caractère *progressif* et *partiel* de la construction, par T, des représentations discursives. Les marqueurs argumentatifs constituent autant de signaux de révision ou de conservation de ces représentations discursives.

On verra que, dans la description, la *cohésion* est assurée par le thème-titre (pantonyme de Hamon) et que la *progression* est nettement plus difficile à définir dans une séquence qui paraît avoir pour caractéristique la représentation d'une *simultanéité* (du tout et des parties). En fait, le rapport traditionnellement analysé du descriptif et de sa "narrativisation"-temporalisation (d'Homère à Flaubert) peut être considéré comme une tentative de résolution de la tension constitutive de la textualité dont il vient d'être question. Dans le *Laocoon*, Lessing décrit bien le problème auquel

Homère s'est trouvé confronté. Ou bien rester en deçà de la séquence descriptive en ne produisant que des micro-propositions descriptives insérées dans des séquences narratives:

Homère n'a généralement pour chaque chose qu'un seul trait descriptif. Pour lui, un vaisseau est noir, ou profond, ou rapide, et tout au plus noir et bien pourvu de rames: *il ne va pas plus loin dans la description* [Hermann : 111].

Ou bien entreprendre des séquences réellement descriptives, mais en introduisant une *progression* temporelle:

Si par exemple Homère veut nous montrer le char de Junon, il faut qu'Hébé le construise pièce par pièce sous nos yeux. Nous voyons les roues, l'essieu, le siège, le timon, les courroies et les cordes, non pas assemblées mais s'assemblant sous les mains d'Hébé [*Id.* : 112].

C'est le cas du célèbre bouclier d'Achille. Du point de vue qui est ici le mien, l'introduction de la succession temporelle d'actions n'est qu'une façon de résoudre un problème de textualité (séquentialité) dont l'ampleur apparaîtra mieux plus loin, avec l'hypothèse 4.

- HYPOTHESE DERIVEE 2.4 : LA LECTURE-COMPREHENSION DE T PEUT ETRE Pensee EN TERMES DE RESOLUTION DE PROBLEMES.

Des hypothèses précédentes découle une autre réalité textuelle: l'opposition souvent relevée entre *textes transparents* (c'est-à-dire présentant des problèmes triviaux de compréhension) et *textes opaques* (présentant des problèmes sérieux). Je rappelle que R. de Beaugrande définit ainsi la résolution de problème(s): "Etat à partir duquel l'atteinte de l'état suivant n'est ni certaine ni obligatoire" [1984: 358]. Une nouvelle tension apparaît ici: entre textes plus ou moins transparents et textes plus ou moins opaques.

Le système totalement stable (T + transparent = sans problèmes) n'est ni souhaitable ni même probablement possible dans les langues naturelles:

Aucun texte ne peut rendre explicite toutes les liaisons et chaque texte est d'une certaine manière unique. Un texte qui ne comporterait que des problèmes triviaux et des occurrences fortement probables serait de peu de valeur et les lecteurs y accorderaient très vite peu d'intérêt [R. de BEAUGRANDE 1984].

Comme le soulignent aussi bien U. Eco que R. de Beaugrande, un T présentant en revanche de nombreux problèmes sérieux et des occurrences peu prédictibles dépasserait les capacités de traitement de la plupart des lecteurs.

La description apparaît comme une bonne illustration de tout ceci. Il n'est pas rare de voir la littérature comme le langage ordinaire jouer

avec cette tension, du texte-énigme au simple retardement de la résolution.
Un premier exemple de science-fiction:

- (1) (...) C'était une grande bâtisse d'aspect sévère. Au-dessus de la porte, on voyait des signes magiques:

P O L I C E.

L'enfant noir évita la porte hermétiquement close et entra par une fenêtre.

Sa petite taille lui permit de passer entre les barreaux d'une grille. Il traversa un bureau au parquet jonché de papiers, arriva dans une grande salle dont un mur portait un râtelier de tubes brillants. L'enfant s'empara de l'un des objets et le retourna en tous sens avec perplexité. Il mit son oeil à l'orifice du tube et ne vit rien.

- C'est un os, pensa-t-il, les dieux ont sucé la moelle.

Il souffla dans le tube, pour imiter Thôs avec son sifflet de guerre; aucun son ne sortit. Alors, il s'avisa que l'autre extrémité du tube était renflée, qu'on pouvait la tenir bien en main, ses cannelures s'adaptent exactement aux doigts refermés sur elles.

Ce contact parfait, cette sensation de prise solide au creux de la paume lui plut. Il emporta l'objet brillant sans rien connaître de son usage [S. WUL, *Niourk*, Folio Junior-SF, p. 43].

On n'apprendra explicitement que quelques pages plus loin la nature de l'objet en question: une arme, bien sûr.

Au niveau local des propositions, j'ai déjà examiné ailleurs [1982] quelques exemples de facilitation de la compréhension d'arguments obscurs par des prédicats plus clairs (de type comparatif ou métaphorique, le plus souvent). Ainsi dans *Vingt mille lieux sous les mers*, où le thème-titre "mollusques" lance une série d'objets de la classe:

- (2) Des bucardes exotiques du Sénégal, fragiles coquilles blanches à doubles valves, qu'un souffle eût dissipées comme une bulle de savon.

Le projet encyclopédique est bien confronté ici à un problème de lisibilité de l'argument-objet de la proposition: "bucardes (exotiques du Sénégal)".

La résolution vient des prédicats (PR) successifs:

PR1 : (fragiles) | coquilles (blanches) (à (doubles) valves)
 | ↳ PR2 (qu')un souffle eût dissipées
 | ↳ PR3 (comme) une bulle de savon.

- (3) Des arrosoirs de Java, sortes de tubes calcaires bordés de replis foliacés, et très disputés par les amateurs.

Arg. | arrosoirs de Java
 | ↓
 | PR1 : (sortes de) tubes (calcaires)
 | | ↳ PR2 : bordés de replis (foliacés)
 | ↳ PR3 : (et) très disputés par les amateurs.

Assurément, "foliacés" (PR2) peut apparaître aussi comme un signe opaque pour le lecteur qui ne dispose pas, dans sa mémoire à long terme, d'une définition du genre "qui a l'aspect ou la forme d'une feuille".

Retenons essentiellement de cette dernière hypothèse qu'elle permet d'affiner les hypothèses 1.2, 1.3 et 1.4 et que la communication textuelle apparaît "comme une succession de phases de perte et de rétablissement d'une stabilité suffisante" mais, comme le précise R. de Beaugrande, *probablement non totale*.

1.3 HYPOTHESE 3 : DES NIVEAUX DE TEXTUALITE LOCALE ET GLOBALE DOIVENT ETRE DISTINGUES

Très succinctement ici, je crois indispensable de distinguer:

- a) *AU NIVEAU MICRO-TEXTUEL*: (a1) une *connexité locale* (morpho-syntaxique); (a2) une *cohésion-progression locale* (entre phrases: la progression thématique et le dynamisme communicatif, entre micro-propositions: assignation des valeurs de vérité-validité dans les univers de croyance sous-jacents aux représentations discursives); (a3) une *cohérence locale* (entre actes d'énonciation et actes de langage, plans d'énonciation aussi).
- b) *AU NIVEAU MACRO-TEXTUEL*: (b1) une *connexité globale* de la séquence et/ou du T (celle des "grandes masses verbales de Bakhtine que je redéfinis plus loin en séquences: plans de texte et super-structures typées articulant les macro-propositions); (b2) une *cohésion globale* (celle de l'isotopie et de la macro-structure sémantique de la séquence ou du texte dans son ensemble. Voir Adam [1986] à ce sujet); (b3) une *cohérence globale* (celle de la dimension argumentative globale de la séquence ou du texte, à travers le macro-acte de discours explicite ou à dériver).

Cette distinction entre dimensions locale micro-textuelle et globale macro-textuelle me paraît un moyen de prolonger certaines propositions de T.A. van Dijk comme le fait suivant noté aussi bien par Ewald Lang, Halliday et Hassan ou Paul Ricoeur: la signification d'un texte -l'information qu'il apporte- est un tout qui est plus que la somme (ou la liste) des significations des phrases qui le constituent.

- HYPOTHESE DERIVEE 3.1 : IL EXISTE UNE ASYMETRIE ENTRE PLANS LOCAL ET GLOBAL DU TEXTE.

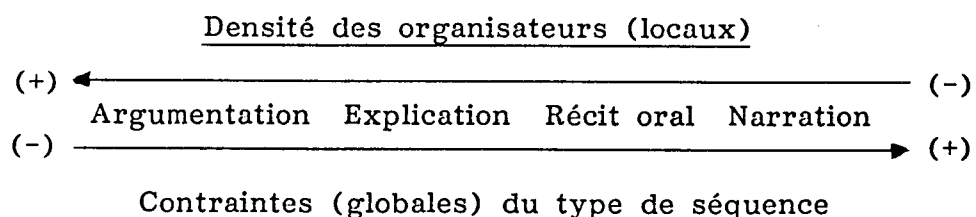
Cette asymétrie tient à l'*autonomie relative du micro-niveau local, partiellement surdéterminé par le macro-niveau global* dans ses dimensions séquentiel-

le comme configurationnelle.

C'est un peu ce que veut dire R. de Beaugrande quand il écrit que :

chaque sous-système d'un texte (par exemple le lexique, la grammaire, les concepts, les étapes d'un plan, les actes de parole et ainsi de suite) fonctionne en partie d'après ses propres principes internes et en partie selon des demandes ou des rétroactions des autres sous-systèmes [1984: 356].

Le meilleur exemple est probablement celui de l'emploi de l'imparfait et du passé simple dans une séquence narrative. La surdétermination (B sur A) partielle a pour conséquent un emploi plus massif de l'imparfait dans l'état initial (macro-proposition orientation-exposition) alors que le passé simple marque la complication, souligne le déclenchement du récit, de la suite événementielle proprement dite. Cette règle textuelle précocement acquise par les enfants n'est toutefois pas absolument linéaire et stricte. D'autres effets de sens peuvent guider un renversement de cette tendance. Autre exemple: l'emploi de la majuscule est guidé par des données morpho-syntaxiques (marque du nom propre et de l'initiale de phrase) dans l'usage prosaïque ordinaire du langage. Dans le type de séquence que j'appelle (faute de mieux) "rhétorique-poétique", la majuscule (peut) marque(r) l'initiale de vers et donc une donnée rythmique-métrique d'un ordre non morphologique. C'est un aspect de la mise en texte-séquence. Un dernier exemple intéressant va introduire notre propos sur la description: une recherche récente de J.-P. Bronckart et B. Schneuwly tend à prouver que la densité des organisateurs textuels (facteurs de connexité locale comme *et; puis, alors, ensuite; quand, avant que, hier, le lendemain; mais, car, or, parce que, si d'ailleurs,* etc. ainsi que certains phénomènes anaphoriques) est d'autant plus grande que les contraintes (globales) macro-séquentielles (super-structures et plans de textes) sont moindres. Ce qu'on peut résumer ainsi:



La question qui nous concerne très directement ici est celle de la place de la description sur ces deux axes, c'est-à-dire celle de la spécificité de son organisation séquentielle globale (super-structure ou simples plans de textes?)

et de ses marques locales (organiseurs).

- HYPOTHESE DERIVEE 3.2: T EST SOUMIS, A LA FOIS, A UN TRAITEMENT "VERTICAL" ET A UN TRAITEMENT "HORIZONTAL".

Cette hypothèse vise à préciser le point précédent et la citation de R. de Beaugrande donnée plus haut. Ce que dit ce dernier n'est, en effet, pertinent qu'à la condition de considérer à la fois le traitement vertical (*base (A) - sommet (B) / sommet (B) - base (A)*) et le traitement horizontal des unités du plan local (A1-A2-A3) comme du plan global (B1-B2-B3). En posant cet élargissement, on peut parler, avec R. de Beaugrande, d'une interaction entre sous-système *régulière mais, le plus souvent, symétrique*: "Il n'existe pas de correspondance terme à terme fixe entre opérations, fonctions ou éléments" [1984: 356].

A titre d'exemple, une marque locale (A) comme le passé simple suffit à induire un traitement de l'information propositionnelle comme partie d'une séquence (B) narrative. De même, la conscience du fait que le texte ou la séquence soit narrative ("Il était une fois...", "Je vais vous raconter une histoire") ou descriptive ("je décrirai à présent...") entraîne un tri particulier de l'information: par exemple, le traitement du début d'un récit est nettement plus lent que la suite; l'attention aux micro-propositions évaluatives sera utilisée pour construire la "morale" (explicite ou implicite). Un syntagme introducteur (et/ou de clôture) d'une séquence descriptive pourra, comme Philippe Hamon l'a bien noté [1975 et 1981], induire une lecture différente de l'attention à la suite chrono-logique des événements narratifs. De même, par rapport au passé simple, une suite d'imparfaits pourra être le signal d'une zone textuelle descriptive (voire évaluative).

Le traitement "vertical" de l'information est à la source de la mise en paquets des micro-propositions, empaquetage qui permet de remonter, par les macro-propositions, à la structure séquentielle (plan du texte spécifique ou (super-)structure conventionnelle).

D'un point de vue "horizontal", on peut dire que comprendre, c'est percevoir-construire une organisation séquentielle locale (A1) et/ou globale (B1), effectuer des inférences locales (A2) et/ou globales (B2), identifier des intentions locales (A3) et/ou globales (B3). En d'autres termes:

- *T suppose (A)* comme lieu d'inscription des opérations d'anticipation et de contrôle des activités cognitives de l'interprétant; comme lieu d'inscription

des *instructions* (schéma 2). A la différence des travaux linguistiques [Ducrot, Caron, etc.] qui portent uniquement sur les marques locales (A1), j'insiste aussi sur les *instructions globales liées à la séquentialité*.

- *T se présente comme un ensemble d'informations (A2-B2) que le destinataire-interprétant aura à se représenter sur la base de marqueurs référentiels* (qui renvoient à des individus avec leurs propriétés dans les univers de croyance) et de *marqueurs argumentatifs* [NEF 1986] ou *signaux d'arguments* [MARTIN 1985] qui visent à organiser/modifier les représentations de la mémoire discursive.
- *T vise un but* : agir sur des croyances et/ou des comportements en opérant sur les représentations discursives. Comme le note R. de Beaugrande, on peut, à ce niveau, dire que l'intentionnalité est

actualisée dans le texte sous la forme d'une configuration qui impose des contraintes particulières aux tâches de lecture en vue d'aboutir à certains résultats [1984: 357].

1.4 HYPOTHESE 4 : T EST UNE STRUCTURE SEQUENTIELLE.

En d'autres termes, $T = n$. Séquences (complètes ou elliptiques).

- HYPOTHESE DERIVEE 4.1 : LA LINGUISTIQUE TEXTUELLE A POUR TACHE DE DECRIRE COMMENT SE CONSTITUE UN EFFET DE SEQUENCE.

Les opérations qui amènent un sujet à identifier un texte comme complet ($T = 1$ Séq.) ou une séquence dans un texte plus vaste sont des schémas de reconnaissance de structures plus ou moins conventionnelles avec leurs règles propres d'enchaînement (continuité-progression). La lecture-compréhension repose sur la reconnaissance de schémas de regroupement des (micro-)propositions.

Dans la dimension séquentielle, il convient de distinguer les *super-structures conventionnelles* (narratives, argumentatives, etc.) des simples *plans de textes*. Dans les deux cas, la structure hiérarchique est la même:

$T > (n) \text{ Séquences } > (n) \text{ macro-propositions } > (n) \text{ micro-propositions}$

Comprendre un texte, c'est reconnaître une structure séquentielle conventionnelle (super-structure) ou non (Plan) et, sur cette base, retenir des propositions pour établir, par exemple, un résumé. Ajoutons que les micro-propositions non retenues pour le résumé ne sont pas obligatoirement effa-

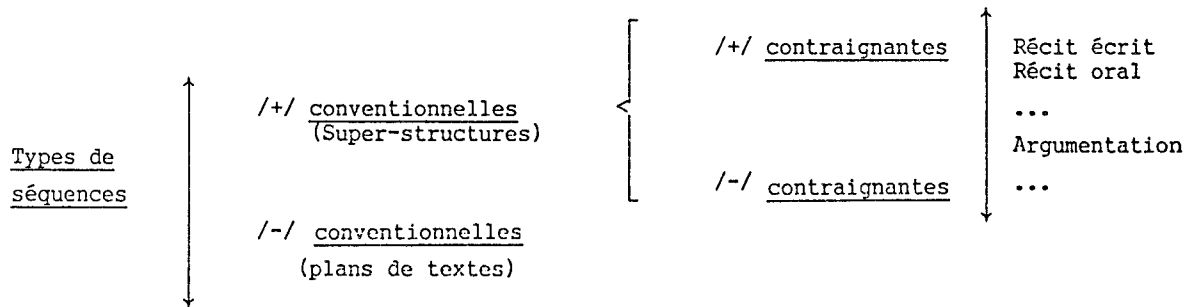
cées, elles peuvent servir (et être rappelées) dans un autre but.

On voit donc ce que peut être la tâche de notre réflexion sur la description: voir s'il est possible d'analyser: *l'effet de séquence descriptif* en termes hiérarchiques: *micro-propositions descriptives* < *macro-propositions descriptives* < *séquences descriptives* < *Texte*. Nous ne ferons qu'ébaucher ce point à la lumière de quelques exemples.

• HYPOTHESE DERIVEE 4.2: TYPOLOGIE DES SEQUENCES.

Renonçant à parler de typologie des textes, je crois en revanche indispensable de ranger les types de séquences sur une échelle de ce genre:

SCHEMA 3



On a vu plus haut que plus la séquence est conventionnelle et contraignante, moins elle semble avoir besoin de marques des phases de son "plan". En revanche, moins elle sera conventionnelle et plus les sous-titres, la numérotation, les blancs entre les paragraphes, les connecteurs-organisateur de type "premièrement", "d'une part...d'autre part", etc. joueront un rôle important. La question posée à notre corpus de séquences descriptives a donc été celle de leur place dans le schéma 3. Je formule actuellement l'hypothèse suivante: les descriptions présentent une régularité conventionnelle (un petit nombre de macro-propositions de base liées à des opérations élémentaires) qui m'incite à parler d'une super-structure descriptive. Mais le caractère non linéaire de la hiérarchie de ce type de structure séquentielle semble la placer nettement sous l'argumentation (vers le pôle /-/ contraignant). Ceci explique l'existence de sortes de *plans descriptifs* destinés à garantir la linéarisation de la séquence. Nous ne faisons que commencer à répertorier ces types de plans de textes et devons donc attendre pour nous prononcer sur ce dernier point, de toute évidence.

• HYPOTHESE DERIVEE 4.3 : HOMOGENEITE ET HETEROGENEITE CONSTITUTIVES DE T.

Si T se présente comme une *STRUCTURE TEXTUELLE HOMOGENE*, deux possibilités se présentent:

- Ou bien, *T ne comporte qu'une séquence élémentaire* (narrative, par exemple, on parlera alors d'un récit minimal).
- Ou bien, *T comporte n séquences de même type* (toute narrative, par exemple). Dans ce cas, deux nouvelles possibilités apparaissent: ces séquences peuvent se suivre linéairement et être coordonnées entre elles (c'est le cas du conte merveilleux); ces séquences peuvent être insérées les unes dans les autres en un point quelconque de la séquence principale (j'examine ces deux cas en envisageant aussi celui des séquences alternées dans *Le Texte narratif*, chapitre 4).

Si T se présente comme une *STRUCTURE TEXTUELLE HETEROGENE* (et c'est la manifestation la plus courante de la textualité, ce qui amène certains à déclarer que le texte ne comporte pas de macro-régularités), deux cas de figure doivent être de nouveau envisagés:

TYPE 1 DE STRUCTURE TEXTUELLE HETEROGENE:

Des séquences de types différents alternent, soit une *relation d'enchâssement* entre (séquence enchâssante et (séquence enchâssée)). Ce qu'on appelle l'exemplum narratif correspond à la structure: (*Argumentation (Récit)*). La présence de la description dans un roman correspond à une structure de type (*Récit (Description)*). La présence d'un récit dans la conversation donnera le modèle suivant: (*Conversation (Récit)*). Dans les trois cas mentionnés, il faut souligner l'importance des signaux démarcatifs. J'ai parlé ailleurs des signaux d'enchâssement d'un récit dans une conversation [1984 et 1985], Philippe Hamon a souligné l'importance des syntagmes introducteurs de séquence descriptive dans le récit réaliste (littéraire) [1981] et parlé avec précision aussi des "clausules" [1975].

Prolongeant son travail, je pense qu'il existe trois grands types de descriptions qui peuvent donner lieu dans la littérature réaliste-lisible aux trois syntagmes introducteurs suivants:

- Description du type VOIR:

<i>Personnage support</i>	+	<i>Pause</i>	+	<i>Verbe de perception</i>	+	<i>Milieu transparent</i>	+	<i>Objet de la description</i>
(1)		(2)		(3)		(4)		(5)

L'ordre d'importance de ces données (les deux dernières étant facultatives):

(5) - (3) - (1) - (2)(4). Un exemple suffira, tiré de *Premier de cordée* de Roger Frison-Roche:

(4) Ravanat et Servettaz (1) firent hlate un bon quart d'heure (2) avant d'entreprendre la grimpe de l'arrête. Ils soufflèrent longuement (2), admirant (3) le paysage (5) -familier pour le vieux tout nouveau pour le jeune- des Alpes Grées (5). La journée était magnifique et on pouvait discerner à l'infini (4) vers le sud les Alpes (5) se succédant en plans étagés; d'abord, toutes proches, les Alpes Valdotaines. (...)

- Description de type FAIRE:

<i>Personnage actif</i>	+	<i>(Personnage spectateur)</i>	+	<i>Verbe d'action</i>	+	<i>Objet de la description</i>
(1)		(2)		(3)		(4)

C'est à cette forme de description que se réfère Lessing dans le *Laocoon*, mais l'on pourrait aisément multiplier les exemples depuis Homère. Je renvoie seulement à la citation donnée plus haut au sujet de l'hypothèse 2.4 [p. 156]. C'est à ces deux premiers grands types descriptifs que se réfère spontanément Nathalie Sarraute lorsqu'elle déclare, au sujet de la célèbre pièce-montée de *Madame Bovary*:

J'y vois moi une pièce-montée que je peux regarder d'abord par la base [*description de type VOIR*] ou en voyant (2) le maître queux (1) qui a commencé à lui (4) faire (3) une base, puis la bâtit comme ça... [*Nouveau Roman: hier, aujourd'hui*, Tome 1, 10/18, no 720, 1972: 33].

- Description de type DIRE:

<i>Personnage non ou sous informé</i>	+	<i>Personnage informé et bavard</i>	+	<i>Verbe de parole</i>	+	<i>Objet de la description</i>
(1)		(2)		(3)		(4)

Il en va bien, d'une certaine manière, ainsi dans cette confrontation de deux discours dans une publicité automobile:

(5) Les hommes disent: allumage électronique intégral. Moi je dis: elle démarre toujours au quart de tour.
Demandez à une femme de vous parler de la LNA... Tout devient simple.
Quand les hommes vous en parlent, ils disent: km départ arrêté en 41"1. Moi je dis, c'est chouette d'arriver toujours à l'heure! Longueur hors tout: 3.40 m, je réponds: je me faufile n'importe où, je me gare partout. (...)

A ces types de syntagmes introducteurs, voire (c'est le cas de (5)) de structurateurs de la séquence entière, répondent les clausules: *cesser de*

voir (variante fin de la pause), *s'arrêter, se taire...*

TYPE 2 DE STRUCTURE TEXTUELLE HETEROGENE:

Les séquences de types différents n'alternent plus, mais sont, cette fois, mêlées. La relation sera alors dite de *dominante* selon une formule (*Dominante (Dominée)*) qui peut donner lieu à des poèmes narratifs (*Poème (Récit)*) ou descriptifs (*Poème (Description)*). Retenons, sans développer ce point que j'aborderai ailleurs, que les descriptions de type FAIRE peuvent aisément donner lieu à des textes de type (*description dominante (récit-narrativisation dominée)*) et les descriptions de type DIRE à un texte (*description dominante (conversation dominée)*). En d'autres termes, la description peut fort bien passer par le biais d'une narration ou d'une conversation, selon les deux structures élémentaires de base. Deux exemples pour expliciter ce que je veux dire par cette relation de *dominante*.

- (6) Lucile, la quatrième de mes soeurs, avait deux ans de plus que moi. Cadette délaissée, sa parure ne se composait que de la dépouille de ses soeurs. Qu'on se figure une petite fille maigre, trop grande pour son âge, bras dégingandés, air timide, parlant avec difficulté et ne pouvant rien apprendre; qu'on lui mette une robe empruntée à une autre taille que la sienne; renfermez sa poitrine dans un corps piqué dont les pointes lui faisaient des plaies aux côtés; soutenez son cou par un collier de fer garni de velours brun; retroussiez ses cheveux sur le haut de sa tête, rattachez-les avec une toque d'étoffe noire; et vous verrez la misérable créature qui me frappa en rentrant sous le toit paternel. Personne n'aurait soupçonné dans la chétive Lucile, les talents et la beauté qui devaient un jour briller en elle.
[CHATEAUBRIAND: *Mémoires d'outre-tombe* 13, cité par P. HAMON 1981: 102].
- (7) Imaginez plusieurs milliers de mini-ordinateurs, à fonctions multiples, reliés les uns aux autres par des millions de lignes, chaque ensemble pouvant être comprimé dans l'espace de 1mm³. Ajoutez à cela un élégant système de conduits, apportant des matières premières et emportant des déchets, une patrouille mobile de sécurité et une énorme industrie chimique capable de synthétiser ou de détruire des milliers de substances en une seconde. Assemblez cette masse d'environ 1400 grammes dans la moitié supérieure du crâne humain. Cette description est, en fait, un modèle bien pâle et terriblement simplifié du cerveau.
[*L'illustré*, cité par D. APOTHELOZ 1983: 32].

Alors que (6) et (7) correspondent au schéma hiérarchique (*Description dominante (Instruction dominée)*), ce que les chercheurs rangent généralement dans la catégorie des descriptions d'itinéraires correspond en fait, à une relation de type (*Instruction (Description)*) inversant la dominante. En effet, ce qui prime alors, c'est un but pragmatique déclaré (faire faire)

et une séquence ordonnée d'actes. Je cite le début d'un texte de ce genre recueilli en situation d'enquête:

- (8) . Traverser le chemin de fer.
 . Prendre route et descendre tout droit jusqu'à l'église.
 . Continuer tout droit et descendre en traversant une route transversale.
 . Suivre le chemin qui tourne à droite en longeant les immeubles.
 . Prendre ensuite à gauche en descendant.
 . Traverser sur un petit pont.
 . Puis -la route et continuer tout droit sur un chemin avec des arbres à gauche.
 . Continuer tout droit, traverser le pont sur l'Yvette (...).

• HYPOTHESE DERIVEE 4.4 : SCHEMAS ET COOPERATION.

U. Eco a parlé de la coopération de l'interprétant en termes d'"initiative coopérative assez libre". Ainsi écrit-il:

On construit la Fabula au niveau d'abstraction que l'on juge interprétativement le plus fructueux. *Ivanhoé*, c'est soit l'histoire de ce qui arrive à Cédric, Rowena, Rebecca, etc., soit l'histoire du conflit de classes (et d'ethnies) entre Normands et Anglo-Saxons. Cela dépend de ce que l'on veut en faire [1985: 135].

Dans le but d'éviter toute réduction de la textualité à la part intentionnelle-instructionnelle et à l'aspect conventionnel et stéréotypé des super-structures, je crois utile de garder la notion de *schéma de texte* (même si mon emploi ne correspond pas tout à fait à celui des psycho-cognitivistes) pour simplement souligner que l'interprétant, en fonction du but qu'il se fixe, se soumet ou non à la super-structure ou au plan de texte. Dans l'esprit de Kintsch et Van Dijk, je rappelle que, lié au but du lecteur, le schéma de texte dirige la sélection et le classement hiérarchique de l'information propositionnelle: les micro-propositions sont considérées comme pertinentes et intégrées au schéma global, ou bien, jugées non pertinentes, elles sont supprimées. Une super-structure textuelle, n'est donc qu'un schéma conventionnel reconnu et utilisable par le lecteur/auditeur.

La superposition du schéma sur la super-structure ou sur le plan de texte donne lieu à plusieurs alternatives:

- ou bien le texte comporte une super-structure conventionnelle ou un simple plan de texte; dans ce cas nouvelle alternative:
- ou bien le texte est abordé dans le sens de la super-structure, ou bien le but fixé par (ou fixé à, dans le cas d'une consigne par exemple) l'interprétant diffère et, dès lors, le traitement des informations en pertinentes / non pertinentes, plus / moins pertinentes ne sera pas réglé par la super-structure, mais par les intérêts, les buts ou la consigne suivis par

le lecteur-interpétant.

- Dans l'autre alternative, ou bien le texte, dépourvu de structure conventionnelle sera traité avec/dans un but précis qui compensera sa faible structuration séquentielle, ou bien, le but restant vague, il ne sera même pas nécessaire de parler de schéma réglant les macro-opérations qui assurent le traitement de l'information (est-ce cela la lecture ou l'écoute flottante(s)?)

2. LINGUISTIQUE TEXTUELLE ET SEMIOLOGIE: ASPECTS DE LA SEQUEN- CE DESCRIPTIVE

2.1 Des opérations à la structure séquentielle

Dans un article important, D. Apothéloz [1983] a essayé de décomposer les "micro-activités spécifiques" qui sont probablement à la base de la schématisation descriptive. Dans le cadre de la présente recherche, je tiens à souligner l'apport sémiologique pour une approche de la description.

Je rappelle d'abord que la notion même de SCHEMATISATION présente l'intérêt de signaler à la fois un *processus* (pour nous le *descriptif*) et un *résultat* (une *description* donnée). J.-B. Grize [1974] a explicité son emprunt à Gonseth [*Les mathématiques et la réalité*, Alcan, 1936] de la notion de "schéma" avec ses quatre caractères fondamentaux. De cette présentation, je retiens qu'une schématisation:

- (1) *Ne fournit qu'une description sommaire* : "en fonction de la fin qu'elle se propose, elle ne retient que l'essentiel, supprimant (...) les éléments parasites".
- (2) *Elle pourrait être complétée*. Vrai de la conversation et de l'argumentation, ceci l'est plus encore de chaque description, susceptible d'être toujours prolongée à l'infini. C'est exactement ce que note Claude Simon au début de *Leçon de chose* :

La description (la composition) peut se continuer (ou être complétée) à peu près indéfiniment selon la minutie apportée à son exécution, l'entraînement des métaphores proposées, l'addition d'autres objets visibles dans leur entier ou fragmentés par l'usure, le temps, un choc (soit encore qu'ils n'apparaissent qu'en partie dans le cadre du tableau), sans compter les diverses hypothèses que peut susciter le spectacle (...)

(3) *Elle possède une structure propre, intrinsèque*. J'insisterai surtout ici sur ce point, essentiel selon J.-B. Grize.

(4) *Elle possède une signification extérieure* "grâce à quoi (elle) peut s'inscrire dans le contexte des actions pratiques".

D. Apothéloz prolonge ceci de la façon suivante:

(I) *"Il est toujours possible de continuer une description"*; soit le point (2) ci-dessus. "Il s'agit d'un type de discours où la fin n'apparaît jamais comme nécessité" -à la différence du récit- "Son expansion s'arrête là où son auteur estime en avoir assez dit pour les besoins de la communication"; point (3) ci-dessus.

(II) *"Une description manifesterà très souvent une structure arborescente, mode d'organisation privilégié lorsqu'il est nécessaire de penser simultanément partition, expansion, organisation hiérarchique et unité"*, soit le point (3) ci-dessus.

(III) Pour rendre compte du point (II)-(3), D. Apothéloz souligne qu'il est "fructueux" de *recourir à la notion de classe-objet* :

Classe non ensembliste dans laquelle peuvent entrer un nombre à priori indéterminé et non calculable d'éléments qui ont pour seul point commun d'avoir tous quelque chose à faire avec la dénomination générique de la classe"

Il désigne ces éléments comme des *aspects de l'objet* qui, ensemble, constituent un *"faisceau"*.

Ce dernier point, qui se trouve au centre de la réflexion sémiologique, est approfondi ici même dans l'article de D. Miéville. M.-J Borel et C. Wulser-Péquegnat [1983: 3] ont aussi souligné qu'un objet de discours "se présente comme un faisceau d'aspects dont il est le centre d'un point de vue notionnel". C'est ainsi que, pour ma part, j'explique la macro-structure sémantique (B2 de l'hypothèse 3) de la séquence descriptive (quelle que soit son expansion textuelle). P. Hamon avait déjà noté que le fait de pouvoir réduire (résumer) immédiatement un fragment textuel (par exemple une description d'un château) à un mot (le nom propre "Château de Chambord", par exemple) est très précisément ce qui définit fondamentalement le "système descriptif".

En abordant dans cet esprit la question maintes fois mentionnée de l'expansion propre à toute description, on peut dire que les

aspects sur lesquels se centre l'identification d'un objet dans la schématisation peuvent cesser d'être importants si la perspective change, au profit d'autres qui se trouvent également dans le réseau de la même no-

tion et deviennent à leur tour centre d'attention [BOREL & WULSER-PEQUEGNAT 1983: 3].

C'est ce que précise fort bien D. Apothéloz :

Globalement parlant, une description résulte d'une sorte de mise en équivalence d'unités qui ont été prélevées sur l'objet et qui sont comme autant de points d'ancrage de prédicats descriptifs, ces derniers pouvant eux-mêmes contenir des unités qui sont susceptibles à leur tour de constituer le lieu de nouveaux points d'ancrage d'autres prédicats descriptifs, et ainsi de suite [1983: 5].

En d'autres termes, les objets d'une schématisation descriptive sont traités comme des *classes-objet* [voir D. Miéville] et il faut passer de l'idée de "points d'ancrage" à celle d'*opération d'ancrage* définie ainsi par M.-J.

Borel: par cette opération

le discours indique ce dont il va parler au moyen d'un signe indicateur qui renvoie à un ensemble de significations *préconstruites* (...) que filtre le sens du signe [1984: 177-178].

Ce "signe", c'est le "pantonyme" de P. Hamon, que j'appelle, pour ma part, le *thème-titre* et qui déclenche, qui appelle la classe-objet. On peut ainsi résumer le processus:

OPERATION D'ANCRAGE

Th-titre \implies classe-objet \implies Eléments ou aspects de l'objet organisés en faisceaux d'aspects

Cette opération de base explique le fonctionnement descriptif dans ses manifestations linguistiques les plus comme les moins développées.

Pour ne prendre qu'un exemple très simple, le faisceau d'aspects suivant: *pipe, bouche de travers, gros bras, épinards, Olive, marin, renvoie*, pour presque chacun d'entre nous, très explicitement, à Popeye et, à l'inverse, dire "Popeye" déclenche tout ou partie de ce faisceau d'aspects (plus d'autres encore). M.-J. Borel insiste fort justement sur ce qu'elle appelle la "logique des parties et des tous" [1984: 178], logique synecdochique par excellence. Cette logique s'applique parfaitement à la description, elle explique que l'énumération des éléments de la classe soit, par définition, infinie et que, de plus, on puisse "traiter d'un tout comme d'une partie et réciproquement".

Ce point est bien mis en évidence lorsque D. Apothéloz définit ce que j'appellerai les *macro-opérations* qui structurent l'activité de schéma-

tisation descriptive. Je fais actuellement l'hypothèse que ces macro-opérations sont à la base de la production comme de la compréhension des textes-séquences descriptifs.

L'opération d'ancrage

Cette première opération m'amène à poser le th-titre (objet du discours) en haut de la structure arborescente pressentie par D. Apothéloz (point (II)). Repère et générateur de la classe-objet, il joue, d'un point de vue cognitif, un rôle d'activation essentiel (appel aux savoirs mémorisés par le sujet).

Opération d'affectation

Inverse de la précédente, cette opération apparaît comme l'apport d'une solution à une sorte d'énigme. L'absence de thème-titre (et donc d'ancrage) à l'initiale d'une séquence descriptive laisse apparaître un manque. Ainsi en va-t-il dans l'exemple (1) cité plus haut et l'on pourrait citer de nombreux textes. Certains travaux de psychologie cognitive confirment le fait que la présence d'un th-titre rend toujours le texte plus lisible-compréhensible (même si la mémorisation d'une description reste nettement plus difficile que celle d'un récit de même longueur).

Opération d'assimilation

D. Apothéloz décrit aussi cette opération qui consiste classiquement à "rapprocher les faisceaux d'aspects de deux objets à priori étrangers l'un à l'autre". La note de la page 11 dit très clairement que

l'analogie consiste à assimiler provisoirement un objet problématique (celui à propos duquel on entreprend de construire un certain savoir) à un objet mieux connu ou plus familier [1983: 11].

On a vu certains effets de cette opération dans les exemples (2) et (3) cités plus haut. Je ne reviens pas sur ce point.

Il me semble que cette opération d'assimilation est essentielle et que ses manifestations linguistiques vont des simples *comparaisons* et *métaphores* à la *négation* (moyen de décrire un objet en spécifiant ce (ou celui) qu'il n'est pas, ce qu'il ne possède pas comme partie ou comme propriété) ainsi que, d'un point de vue local comme global, la *reformulation* (reformulation d'un th-titre, par exemple, opération extrêmement fréquente dont on verra un exemple littéraire célèbre plus loin).

Opération d'aspectualisation

Il s'agit-là de l'opération descriptive la plus évidente, opération par laquelle sont introduits différents aspects de l'objet:

Cette notion étant entendue dans un sens très large, et désignant aussi bien des parties concrètes physiquement isolables que des propriétés, des qualités, mais aussi des souvenirs, des désirs, bref, toutes sortes de connotations. Dans chacun de ces cas, il est question d'appréhender et de montrer l'objet sous (et par) certains de ses aspects [1983: 8].

Je reviendrai plus loin sur cette opération pour tenter de voir comment le descriptif met de l'ordre dans cette énumération un peu trop vague des aspects. Reste une dernière opération:

Opération de thématization

Par cette opération essentielle, quasi inverse de la précédente, "tout aspect est susceptible (...) d'être thématized" [1983: 9], c'est-à-dire de devenir un nouveau (sous) thème, une nouvelle classe-objet. Dans ma terminologie, un aspect peut devenir (sous) th-titre d'une (sous) classe-objet. Le terme même de "thématisation" me semble donc convenir parfaitement malgré l'interférence avec la notion pragoise de *thème* (dans le couple thème-rhème et la progression thématique). L'opération d'ancrage et l'affectation portent sur l'*hyperthème*, la thématization sur les thèmes éclatés (parties de l'*hyperthème*) ou sur les thèmes apparus dans la sphère (proche ou lointaine) de l'*hyperthème* que j'appelle ici le th-titre.

Ces cinq opérations élémentaires permettent d'émettre des hypothèses sur diverses activités logico-discursives du descripteur comme du descriptaire. Je formule l'hypothèse que ces cinq opérations simples sont effectivement à la base de la production comme de la compréhension des séquences descriptives. Afin de vérifier (partiellement) cette hypothèse, j'examinerai d'abord ce que j'appelle la dimension configurationnelle de la séquence et je montrerai au passage comment j'interprète, dans mon modèle, les propositions sémiologiques (2.2); j'examinerai ensuite comment les opérations envisagées interviennent dans la super-structure descriptive que je développerai avec ses macro-propositions spécifiques (2.3). Pour conclure, j'examinerai un exemple en revenant sur les dimensions configurationnelle (3.1) comme séquentielle (3.2).

2.2 Dimension configurationnelle de la description

Dans *Sémiologie du raisonnement* [GRIZE éd. 1984: 192 sqq.],